

N'importe quoi. Elle sait bien qu'elle fait n'importe quoi, mais tant pis. Quand une décision est prise, il faut s'y tenir. Jeannette a posé pied à terre. La côte qui s'annonce est trop sévère pour ses jambes et pour les deux vitesses de son vélo Hirondelle jaune écaillé. Et puis, celui-ci est singulièrement alourdi aujourd'hui. Elle prend garde à appuyer fortement sur le guidon pour que le poids du porte-bagages ne le déséquilibre pas.

Au moins une bonne chose, Daniel s'est endormi dans son couffin improvisé. Un peu étroit pour lui. Il a du mal à étendre ses jambes. Jeannette n'avait pas parcouru cinq kilomètres depuis Saint-Alvère qu'elle se reprochait déjà de l'avoir emmené. Une pure folie. C'est le jour des folies. Elle aurait pu le laisser à la garde de sa belle-mère. Impulsion passionnée, elle s'était persuadée que Daniel serait la plus belle surprise à faire à Joseph dans son campement clandestin. Deux semaines sans revoir son mari, ça valait bien quelques kilomètres éprouvants sous ce soleil sans compassion.

Elle a blotti le petit dans un panier en osier rembourré par un coussin. Solidement sanglé sur le porte-bagages. Un torchon accroché à l'anse du panier lui fait un auvent bienvenu. Culpabilisée par ses cris, elle a failli rebrousser chemin. Les cahots de la route et le chuintement régulier de la chaîne ont agi comme une berceuse. Daniel s'est rapidement endormi. Il offre maintenant une bouille apaisée. Malgré les rougeurs que la chaleur commence à faire poindre sur ses joues.

Jeannette sort une gourde en fer de sa musette. Pas facile de l'ouvrir d'une main tout en sauvegardant de l'autre la stabilité du vélo. Une longue rasade d'eau et il est temps de repartir à l'assaut de la colline. Au sommet, il restera une vingtaine de minutes d'efforts pour rejoindre le camp de la Taillandière. Lors de sa dernière visite à Saint-Alvère, Joseph le lui a décrit en détail. Histoire de lui faire partager sa vie quotidienne dans la précarité de la forêt. Elle sent confusément qu'elle trahit sa confiance. Aucune femme ou compagne n'a le droit de pénétrer dans un camp de résistants. Jouer les exceptions n'a jamais dérangé Jeannette. Elle se dédouane en se disant que Joseph lui sera reconnaissant d'avoir brisé son isolement affectif. Ne serait-ce pas plutôt son propre isolement, qu'elle a comme seule certitude d'atténuer ?

Quoi qu'il en soit, elle a un atout imbattable dans sa manche. Plutôt dans le ventre, se surprend-elle à jubiler. Jeannette a toujours eu des règles régulières. Alors quinze jours de retard, plus de doute. Pas encore de nausées, mais une somnolence précoce le soir. Et elle trouve que ses seins sont plus lourds, plus tendus.

Elle en est convaincue maintenant, le foyer va s'agrandir. Bébé Daniel aura bientôt de la compagnie dans son parc en bois. Quand même une excuse majeure pour enfreindre la loi tacite des maquisards. Allez, un peu d'empathie familiale, on ne peut pas laisser un père dans la méconnaissance d'une telle promesse de bonheur. Voilà son raisonnement. Voilà la conviction qu'elle s'est chevillée à l'esprit.

Pas difficile à dater, la conception de cet enfant. Les occasions de faire l'amour ont été rares depuis le débarquement en Normandie et l'engagement soudain de Joseph. À son dernier retour, il avait gratté à la porte en pleine nuit. Il n'avait pu s'empêcher de prendre son petit bonhomme dans ses bras. Joseph s'imaginait que son absence prolongée allait rendre Daniel distant à son égard. Impossible de raisonner cette obsession.

Joseph avait serré Daniel si fort que Jeannette avait craint qu'il le réveillât. S'il avait été extirpé de son sommeil, ses pleurs auraient sonné pour les parents comme une sentence. Interdiction d'envisager ne serait-ce qu'un début d'étreinte dans la pénombre de la chambre. La maison n'est pas grande, le berceau jouxte le lit conjugal.

Retrouver son mari dans ces draps blancs si orphelins de sensualité avait éveillé chez elle un sentiment dérangeant. Qui accueillait-elle entre ses bras, entre ses cuisses ? Un héros de guerre, un déserteur de maison ? Elle croyait avoir chassé cette ambivalence indigne. Mais instinctivement, elle avait ressenti le besoin de lui faire mal. Effusion de tigresse. Elle lui avait enfoncé les ongles jusqu'au sang dans la chair du dos et des fesses. Joseph avait semblé déstabilisé par cette violence. Puis s'était pris au jeu. L'avait empalée de plus en plus brutalement. Un état second. Plaisir inédit de cette possession animale. À son tour il lui avait fait mal. C'est ce qu'elle recherchait. Qu'il aille jusqu'au bout, qu'il la désarticule. Le vieux lit bateau gémissait de toutes ses chevilles.

Joseph s'était écroulé sur elle dans un râle. Tendresse aux oubliettes de l'orgasme. Ils n'avaient rien dit pendant de longues minutes pudiques après cette extase aux frontières de leurs conventions. Elle était emprisonnée par le poids de son corps. Lui n'avait pas la force de se dégager. Il s'était endormi dans cette position. Elle ne l'avait pas tout de suite repoussé. S'était contentée de garder les yeux fixés au plafond. Lèvres serrées, esprit asséché. Elle avait réussi à les guider au plus profond de leur désespoir.

Cadre stylisé à la feuille d'or, accord parfait avec les corniches en staff du plafond. Le portrait du maréchal Pétain trône entre deux hautes fenêtres. Moustache blanche de patriarche, képi rouge galonné. Impeccable sévérité. Juste ce qu'il faut de paternalisme au fond de l'œil pour distiller un message de dévouement.

Le préfet Jean André Eugène Callard se passe la langue sur la lèvre inférieure. Ce réflexe n'est plus empreint de cruauté gourmande, comme lors de l'incarcération du résistant Robert Mathé. Plutôt le symptôme d'une réflexion contrariée. Assis seul à son bureau, ce trentenaire aux rides prématurément creusées ne peut effacer le regard que lui a lancé Mathé. Sagaie empoisonnée, défi sauvage qui démange le moindre de ses interstices de tranquillité.

Robert Mathé était devenu une légende vivante dans la Résistance. Cinq mois auparavant, il avait abattu près de Cadouin le premier soldat allemand en Périgord, l'adjudant-chef Munch. Son père avait été arrêté en représailles, puis déporté à Buchenwald. Quand on ébranle une légende, on est censé en recueillir quelques poussières de gloire. C'est en tout cas ce qu'avait pensé Callard. Plus si convaincu aujourd'hui. Les lauriers de cette arrestation risquent de se décomposer en tache infamante sur son brillant cursus.

Le nouveau préfet de Dordogne est assez intelligent pour sentir le vent tourner. Les Alliés viennent de débarquer en Normandie. Les maquisards locaux se sont rendu compte que les troupes d'occupation n'obtiendraient pas les renforts sollicités. Cette certitude les dope, leurs actions marquent chaque jour davantage

les esprits. Ils sont plus nombreux maintenant que les forces allemandes. Les réquisitions de jeunes pour le Service du Travail Obligatoire, les arrestations du 10 mai 1944, ont soulevé une vague de rébellion. Sans parler des atrocités des Kampfgruppen Wilde, Bode et Ottenbacher. Rien à envier à la cruauté dévastatrice des divisions Brehmer et Das Reich, démobilisées du front russe où elles ont expérimenté leur sinistre tactique de la « terre brûlée ». Trop à la fois. Trop de souffrances, trop de terreur. Des Périgordins préfèrent maintenant affronter directement l'ennemi. Toujours mieux que de pourrir dans l'angoisse des représailles et de leur corollaire d'exactions.

La Résistance intensifie son action. Sa principale composante, l'Armée secrète, attendait le débarquement pour passer aux grandes manœuvres. Elle truffe d'embuscades les routes principales. Les Francs-Tireurs et Partisans sont moins nombreux mais ont cherché plus tôt l'affrontement. Sans les moyens adéquats. Maintenant ils conçoivent une tactique inspirée de celle de Tito en Yougoslavie. Tentent de prendre les villages, surtout les chefs-lieux de canton, par des attaques éclair. Puis étendent de près en près la zone libérée.

Le nord de la Dordogne a commencé à chanceler. Nontron et Excideuil sont tombés. Après une épuration hâtive dans les villes libérées, des bureaux d'enrôlement ont été ouverts, où affluent avec enthousiasme des patriotes qui soudain se révèlent. Les Allemands se replient sur leurs places fortes de Périgueux et Bergerac. Lâchent du lest dans le reste du département pour mieux

concentrer leurs forces sur les grands axes de communication. Les voies ferrées essuient des sabotages de plus en plus fréquents.

Son prédécesseur Jean Popineau a fui sans laisser d'adresse. Peur bleue d'être égorgé dans son lit par les résistants. Pour prendre son poste à Périgueux, le préfet Callard a dû voyager en voiture sanitaire à travers l'insurrection naissante. Il a pu mesurer de visu l'ampleur du retournement des forces. Pas nécessairement favorable à son avancement.

À peine installé à la préfecture, il a fait connaissance avec le colonel Paul Sternkopf, commandant allemand de la place de Périgueux. L'officier a pénétré dans son bureau l'arme à la main. Une véritable bête aux abois. Il menaçait de le descendre avant d'incendier la ville si un seul coup de feu était tiré contre ses hommes. Callard ne s'en est pas remis. Il a jusque-là entretenu des relations plutôt policées avec l'occupant. La violence injuste de Sternkopf à son endroit l'a perclus d'effroi. La croix noire de chevalier de la Croix de fer tressautait sur la gorge de l'enragé.

Le préfet affectionne la lecture des poètes allemands, en particulier Hölderlin. Il ne peut s'empêcher de penser que le nom de l'officier recouvre une poésie ridiculement inadaptée au comportement belliqueux de celui qui le porte. Sternkopf signifie tête d'étoile.

Oublier Sternkopf. Le préfet glisse un regard affectueux sur un petit sous-verre dressé au coin de son bureau, à côté de l'encrier de cuivre. Deux fillettes, fruits d'un premier mariage, y rient aux éclats. Habillées mais les pieds nus cachés par

l'écume. Leur gaieté sans nuage contraste avec la gravité du Maréchal dans son cadre pompeux.